

le parti peut se passer d'intellectuels, professeurs, etc. (nous verrons que, malheureusement, cela n'est pas du tout vrai) exposent à leur façon la théorie de la participation des intellectuels au parti et font dire à Marx exactement le contraire de ce qui figure dans le passage que j'ai cité. Selon eux, les intellectuels étaient nécessaires dans une première période, mais — par le développement du prolétariat — les chefs surgissent du sein de ce dernier. Marx dit au contraire que le processus de la désertion des éléments bourgeois se vérifie juste au moment où « la lutte de classe s'approche de sa solution ». La thèse des centristes est d'ailleurs démentie par cent faits : les chefs provenant des ouvriers mêmes se sont révélés au moins aussi capables que les intellectuels d'opportunisme et de trahison, et, en général, plus susceptibles d'être absorbés par les influences bourgeoises. D'autre part, l'Internationale Communiste et le parti bolchévique, non seulement dans la dernière phase révolutionnaire, mais aussi après la révolution, ont eu et ont à leur tête des intellectuels. Et notre parti, par-dessus le marché, a une Centrale composée de professeurs et d'avocats, très peu indiqués par conséquent pour tonner contre ses composants. Je rappelle qu'après Livourne, notre parti présentait un pourcentage très bas d'intellectuels ; les avocats étaient trente dans tout le parti (voir la relation du C. C. au Congrès de Rome), dans l'Exécutif et dans la Centrale les ouvriers étaient nombreux. Les choses ont changé avec l'élimination de la gauche et la fusion avec les « Terzini » (1), qui ont apporté presque plus d'avocats que d'ouvriers, et, d'autre part, aucun ouvrier ne se trouve aujourd'hui dans l'Exécutif.

**

Marx ne parle pas tellement des intellectuels dans le passage que nous examinons, mais il parle de déserteurs de la bourgeoisie. Si l'on voulait se laisser guider par une de ses conceptions, il faudrait déterminer quelle classe et quelle catégorie succombent ou survivent avec l'écllosion de la grande industrie. Or, si je voulais « rigoler » et relever des allusions sur le rôle des ingénieurs, je pourrais rappeler que, par la centralisation et la collectivisation de la grande industrie, disparaîtront précisément les avocats et professeurs d'une philosophie plus ou moins idéaliste et bourgeoise et qui sont donc, par définition, réactionnaires. Mais venons-en à l'essentiel : dans le schéma du parti qu'on arrive à nous présenter sous le titre de « bolchévisation » et dont on vante les liens avec la classe ouvrière, parce qu'à la base se trouvent des cellules d'usines, ces intellectuels que l'on méprise lorsqu'ils sont présents dans les assemblées de sections territoriales, ne se trouvent-ils plus dans la possibilité de jouer un certain rôle ? Hélas ! les intellectuels gardent une fonction, et la plus essentielle. C'est eux qui relient, et par là-même contrôlent tout le réseau des cellules, en tant que fonctionnaires. Or, il me paraît que le point le plus délicat de la fonction des « chefs » ne réside pas tant dans leur origine prolétarienne ou non-prolétarienne, mais dans leur qualité de fonctionnaires du mouvement. C'est celle-ci qui les prédispose à s'endormir d'abord dans la routine bureaucratique, à se désolidariser ensuite, petit à petit, des intérêts révolutionnaires des ouvriers, dont la vie est bien autrement précaire et menacée. Aucun doute que, sous ce rapport, la Troisième Internationale a marqué la puissante réaction à la gangrène qui empoisonna la Deuxième : mais la question est ici d'indiquer les garanties que renferme l'un ou l'autre système d'organisation.

La question des « révolutionnaires professionnels » se relie à celle des cellules. Etant donné que les fonctionnaires sont indispensables, il s'agit de réaliser l'encadrement du parti qui élimine le danger qu'ils peuvent représenter. Or, nous trouvons que, pour le parti bolchévique russe, cette question se posait d'une façon

(1) « Terzini », fraction d'extrême gauche du Parti Socialiste, dirigée par Maffi-Serrati. Après la seconde scission de ce parti (1922), et le départ de l'aile droite réformatrice, les Terzini purent prendre — avec l'I. C. — des rapports indépendants non contrôlés par le parti, qui, cependant était déjà dirigé par les centristes. Au 5^e Congrès de l'I. C. (1924), les Terzini fusionnèrent avec le parti.

toute différente (sous le tzarisme), de la façon dont elle se pose pour les partis communistes des pays où le régime bourgeois a historiquement triomphé depuis longtemps. Les différences méritent un examen attentif. Il s'agit de rapports différents entre la classe des patrons industriels, l'Etat et la police politique de ce dernier. Ainsi, dans la Russie tzariste, l'usine était moins dangereuse que la rue, alors que, par exemple, pour l'Angleterre libérale, ce fut et c'est exactement le contraire. En somme, il s'agit du milieu que l'on crée aux fonctionnaires détachés, en réalité, d'un contact véritable avec les ouvriers sur une base de « parité organisationnelle », et qui, sous le tzarisme, était révolutionnaire à cause du danger continu et terrible. Que toute cette analyse ne soit pas illégitime et scandaleuse prouve le fait suggestif qu'au deuxième Congrès, où les bases de l'Internationale furent établies par Lénine, bien que possédant l'expérience des cellules en Russie, on n'esquissa même pas un tel critère d'organisation qui est aujourd'hui présenté comme indispensable et fondamental. Dans aucun de ces documents classiques : statuts de l'Internationale, 21 conditions d'admission, thèses sur le rôle du parti, thèses sur les tâches de l'Internationale, on n'en trouvera trace. Il s'agit d'une « trouvaille » faite beaucoup plus tard et il nous sera possible de voir où elle se place dans le processus de développement de l'Internationale. Nous voulons donc discuter la signification de l'expérience russe des cellules dans la période précédant la révolution, pour juger de son extension aux partis actuels des différents pays. Nous parlons de toute l'Europe et de l'Amérique où la succession de la bourgeoisie parlementariste à l'absolutisme féodal est un fait accompli et nous ne voulons donc pas nous en rapporter seulement à l'Italie. Même un bambin aurait compris cela.

Pourtant, nos contradicteurs ont voulu faire croire que nous formulions dans ce paragraphe une appréciation sur la situation italienne. Et par un « on dit » et une série de magnifiques « évidemment » on nous fait dire que la comparaison signifie ceci : en Russie il y avait la terreur, en Italie la liberté. Et de lancer un appel véritablement honteux et démagogique aux ouvriers italiens victimes du fascisme que nous voudrions convaincre de la possibilité de conquêtes pacifiques. Mais qui a donc jamais parlé de l'Italie et de conquêtes pacifiques ? Le fait est qu'en Russie ce danger, toujours souligné par Marx, que le prolétariat égare la vision de sa tâche politique révolutionnaire se laissant absorber par des intérêts particularistes, était éliminé par la situation historique qui faisait attendre, comme prochaine, inévitablement la mise bruyante sur le tapis de la question de l'Etat et du pouvoir politique. L'appareil étatique du tzarisme étant pourri : le problème fondamental pouvait donc directement se poser aux travailleurs. Parmi beaucoup de désavantages, il y avait là une sorte d'avantage qui n'existe pas, ni dans les pays occidentaux, ni en Italie, parce que le fascisme, s'il supprime toute liberté et conquête pacifiques (« ce qui tombe comme un cheveu dans une soupe ») ne cesse pas d'être un régime spécifiquement bourgeois des patrons industriels, qui n'a même pas songé à se défaire de la révolution libérale bourgeoise. Le fait que la police étatique est maniable au gré du patron d'usine, subsiste et se renforce sous le gouvernement fasciste, alors qu'en Russie il existait entre l'appareil politique traditionnel tzariste et la nouvelle classe industrielle, un antagonisme historique que le prolétariat pouvait utiliser.

Il est certainement caractéristique, de la part de nos centristes-menchéviques, la croyance que le fascisme soit un régime non-bourgeois et un retour à la domination d'autres classes qui ne soient pas la bourgeoisie capitaliste. Bien que les faits détruisent chaque jour ce schéma, celui-ci inspire toujours la politique imposée à notre parti. Notre distinction comparative ne portait pas sur Russie et Italie, et ce n'est pas ici qu'il faut chercher notre jugement sur la situation dans notre pays.

Pour ce qui est des conquêtes pacifiques, non seulement nous ne les croyons pas possibles, mais, ce qui importe le plus, nous avons toujours combattu ceux qui les croyaient utiles et les considéraient des points finaux pour la lutte du prolétariat : elles ne sont que des manœuvres défensives bourgeoises équivalentes dans leur but à l'oppression, et aux offensives fascistes. Il faut vraiment du « cu-